

Claude Mouchard

## Pour Jean Métellus

Jean Métellus est mort le 4 janvier 2014.

\*

« Fier de lui... » : je n'ai pu, à ses obsèques au Père-Lachaise, que reprendre ces mots. Ils venaient d'être prononcés par celui qui avait été, à Jacmel, en Haïti, son ami d'enfance : Elliott Roy.

Fiers, oui, nous pouvons, nous devons l'être, de cette œuvre considérable – réalisée à quel prix !

\*

Jean et moi, étudiants en médecine, fîmes connaissance en 1960 à Paris, et notre lien fut définitif.

Deux jours avant sa mort brutale, nous avons parlé au téléphone : de son travail, évidemment.

Flamboyantes : telles je ressentis ses paroles lors de notre première conversation (qui s'était entamée, à mon initiative et malgré les réticences qu'il m'avoua ensuite, au restaurant de la Cité universitaire du boulevard Jourdan, avant de se poursuivre dans sa chambre à la Maison suisse).

D'Haïti, alors, il apprit tout au jeune français que j'étais : mon éducation (dans cette province d'où je débarquais à Paris) m'avait laissé dans une ignorance complète (et scandaleuse) de l'histoire des Caraïbes.

Et puis, je l'ai vu accéder *réellement*, tout poursuivant ses études de médecine, à la littérature.

Il dévorait : ses lectures, que le plus souvent nous partagions, allaient de Rousseau ou Balzac (deux de ses passions définitives) à Artaud, Char ou Michaux. Et, bien sûr, il me fit découvrir des auteurs haïtiens majeurs : Jacques Roumain, Jacques Stephen Alexis (dont nous apprîmes, au printemps 1961, qu'il venait d'être abattu en Haïti).

Et puis, au fil de peu d'années, j'assistai à son entrée dans l'écriture : je vis alors sa parole, telle qu'elle m'était devenue combien familière, s'y réaliser pleinement, ou plutôt se métamorphoser.

\*

L'air était mauvais dans la France des années 60-62 (et, déplorablement, on en aura senti comme un sale retour au début 2014).

On ne savait pas, jusqu'au début 1962, que la guerre d'Algérie allait s'achever. La violence à Paris même montait, multiforme ... Quand, enfiévré par ce climat, et mêlé à diverses actions plus ou moins risquées et hasardeuses, j'en vins à rompre pour un temps toutes mes attaches, y compris familiales, Métellus l'exilé fut pour moi, dans cette France qui m'inspirait tant de répulsion, le seul lien qui subsistât, l'unique pôle de stabilité.

Parlant, marchant dans les rues, nous étions comme en-deça de nous-mêmes, et libres de la féroce vanité ordinaire – grâce, oui, à une confiance inespérée et toujours renouvelée, grâce à une libre fluidité de nos pensées dans l'échange, si proches ou si différentes qu'elles fussent ...

\*

Fin 1966, il vint, avec sa femme Anne-Marie, passer une journée à Illiers (Combray), où, pour une année, j'habitais avec Hélène, qui venait d'être nommée au lycée Marcel-Proust.

C'était un jour de décembre. Après avoir, au crépuscule, parcouru tous deux la venteuse rue de Beauce, nous allâmes nous abriter du froid dans un café en contrebas de la place de l'église.

La salle au plafond bas, presque une cave, était pleine de fumée. Pauvre, la lumière électrique ; bruyantes, les conversations des gens du coin.

C'est alors que Jean posa sur la table un paquet de feuilles mi froissées (la moitié peut-être étaient des doubles dactylographiés sur papier pelure, qu'il avait prévu de me laisser). Sous ses yeux, je me mis sur-le-champ à lire.

Je ne saurais dire pendant combien de temps je parcourus des pages et des pages d'ébauches de poèmes...

Un rougeoiement de forge : c'est ce que je crus recevoir en plein visage. Le souffle d'une refusion furieuse. Le temps – années ou minutes – était happé par ces lignes enchevêtrées et raturées, aux caractères noirs ou violets ; il s'y condensait pour devenir lui-même une part de la substance verbale-sensible à travailler.

\*

Dans les années qui suivirent, Jean Métellus (qui alors, étape par étape, devint médecin, neurologue, spécialiste des troubles du langage) fut publié dans *Les Temps modernes* et dans *Les Lettres nouvelles*.

C'est Maurice Nadeau qui, après avoir fait paraître dans la revue *Les Lettres nouvelles* le grand poème « Au pipirite chantant », publia, sous le même titre, le premier, et combien éclatant, recueil de Jean Métellus.

Ainsi Métellus avait-il amorcé son œuvre de poète, de romancier, de dramaturge, d'essayiste...

Il me faut ici me contenter de renvoyer à tous ses livres, et aux ouvrages qui lui ont été consacrés.

Non sans, pourtant, arracher au passage quatre ou cinq lignes du si vaste « Au pipirite chantant » :

**A la barbe des dieux, un baume infatigable enchante les feuillages, murmure dans les ruisseaux, s'enracine dans le sol, babille dans les basses-cours, rugit dans l'océan, épie les hommes et azure l'horizon**

**Et le paysan accuse le destin baigné de nuit, journée sans arôme, sommeil lavé de larmes et vie aux fibres brisées**

Ou encore ces vers qui, parlant de ou pour « l'enfant noir », disent le plus immédiat « espoir », celui qui ne peut que se réfugier dans l'air, ou se loger dans les choses et la chair :

**L'espoir caché dans les replis du jour  
dans les radicelles de l'éclair  
L'espoir blotti dans la clarté des songes  
dans les épis du silence  
L'espoir lové dans la pulpe des yeux**

\*

Jean Métellus a été publié deux fois dans *Po&sie*.

En tête du n° 130 on pouvait lire un bref texte intitulé simplement « Haïti » : il avait été écrit sous le coup du tremblement de terre du 12 janvier 2010<sup>1</sup>.

Très ample, en revanche, la « Rhapsodie pour Guacanagaric » publiée dans le n° 142. Métellus, comme dans d'autres poèmes, dont certains à paraître (chez Bruno Doucey), y enveloppe le monde d'Haïti au moment de l'arrivée de Christophe Colomb : celui des Amérindiens, des Taïnos<sup>2</sup> (et il faudrait examiner la place singulière que, dans plusieurs de ses œuvres, Métellus aura faite à Colomb)...

\*

Dans plusieurs préfaces ou postfaces, au fil des années et des recueils de Jean Métellus, j'ai amorcé, de cette poésie, des lectures partielles qui n'ont évidemment pas épuisé ce que, consciemment ou non, j'en aurai reçu.

Mon impulsion, aujourd'hui – même si je ne saurais, dans ces quelques phrases, lui obéir pleinement –, serait de suivre, non sans douleur, les vers d'un poème qu'on lit dans le recueil *La Peau* (Seghers 2006).

Ce poème est intitulé « **Solitude du nègre** ».

**Il marchait  
Soucieux de sentir s'il savait encore marcher  
A force de surveiller son ombre  
Un beau matin, le voici à l'hôpital  
Embourbé dans son sang**

**Interné, enfermé  
Cet homme oublie les rues parcourues  
Les souvenirs lui échappent  
Fasciné par les caprices du sort  
Dans cet ennui qui le mord  
Etranger à sa vie  
Il s'écrit à lui-même**

---

<sup>1</sup> Je m'avise aujourd'hui seulement que ce numéro de *Po&sie* est daté du 4<sup>ème</sup> trimestre 2009, alors qu'il ne parut qu'au début 2010, avec un retard tel que nous avons pu, *in extremis*, demander à Jean Métellus une intervention...

<sup>2</sup> Jean Métellus retrouve là Jacques Roumain et Jacques-Stephen Alexis. Dans sa préface à l'un des romans de Roumain, *La montagne ensorcelée*, Alexis parlait de « l'homme de science qu'avait été Jacques Roumain » en matière d'archéologie, de préhistoire et d'archéologie, et de son « ardeur passionnée », de son « amour combattant », et ajoutait : « Quand donc pourrions-nous lire son bref exposé de l'*Ethnologie ancienne des Taïnos d'Haïti* ? »

**C'est l'histoire d'un homme noir sans harnais et sans chaîne  
Bien affranchi de corps mais jamais libre d'esprit  
Il n'osait plus servir ses aïeux et ses dieux  
Ils n'ont jamais pardonné**

Quelle qu'ait été ma proximité avec son auteur, il est risqué, pour « quelqu'un comme moi » (selon les déterminations les plus générales de mon identité), de parler de ce poème. Son titre, abrupt, douloureux – « Solitude du nègre » –, ne dois-je pas le sentir se dresser en une manière d'interdit ?

Il est vrai que le « nègre » que dit ou montre le poème n'est pas l'auteur. C'est un autre : rien qu'un « il » quelconque. Un individu aperçu, semble-t-il, au hasard des rues (mais dont on peut également comprendre ou conjecturer qu'il aura été vu ou revu comme patient, peut-être par le médecin Métellus, à l'hôpital).

Et la puissance du poème – grâce à sa liberté imaginative –, c'est de s'ouvrir ou de nous ouvrir un accès à l'intériorité de ce « il ».

Les deux premiers vers palpitent sur le bord de l'existence de cet homme isolé.

Si le « il marchait » est un constat fait du dehors, le deuxième vers nous invite à sentir ce que sent, dans son obscurité intime, le « il ». Nous sommes, par la force des vers, amenés au point d'éprouver ce dont le marcheur ne s'assure que seul et en secret : la sensation-disposition de *savoir* « encore marcher ».

Même si le « il » solitaire de ce poème ne saurait être identifié à l'auteur Jean Métellus, je ne peux, sous l'effet de la morsure de ces vers, éviter de laisser revenir les instants, très anciens, d'une fiévreuse évidence.

1960, 61, 62 ? Si souvent – et c'était peu de mois encore après son arrivée d'Haïti –, nous marchions. Et, soudain, c'était dans un silence très lourd.

Il arrivait alors que je perçoive en lui, latéralement, une fermeture quasi totale...

Je croyais le sentir... se sentir surveillé, ou même menacé – par quoi ? l'espace même ? (« ... mais vous ne pouvez concevoir cet horrible en dedans en dehors qu'est le vrai espace », avait écrit Michaux, quelques années plus tôt, dans *L'espace aux ombres*).

Dans de pareils moments, en effet, ce jeune homme noir, exilé, qui marchait, et à côté duquel je marchais sans un mot, me paraissait « surveiller son ombre ».

Terrible, certes, le vers:

### **Embourbé dans son sang**

Ces mots font le constat d'un dedans – intériorité psychique se confondant avec un dedans tout corporel – qui, dans la rue même, se sera affreusement extravasé.

Et on voit alors le marcheur croire découvrir son sang hors de son propre corps. Ce que les physiologistes ont appelé « milieu intérieur » paraît se retrouver, là, répandu dans l'espace où tous vont et viennent. Et « l'homme noir » doit maintenant y marcher – ou plutôt, s'engluant, il éprouve son impuissance croissante à y avancer.

Je n'oserai guère, ici, commenter plus avant ces vers compacts et cruels.

La deuxième strophe nous fait entrevoir ce même homme dès lors que la confusion du dedans et du dehors à laquelle il est en proie lui aura valu (comme par un redoublement d'incarcération) d'être « interné, enfermé ».

Alors les rues où il marchait ne seront plus qu'un souvenir, ou même s'effaceront de sa mémoire.

Cet homme est définitivement à côté de sa propre vie. Et c'est à travers cette contiguïté étrange et familière qu'il lui faut tenter, en secret, de « s'écrire à lui-même »<sup>3</sup>.

Combien sombre, enfin, la pensée de la troisième strophe. On ne peut la recevoir que subrepticement – ou d'une écoute de côté (la traduire de front pour en faire une argumentation stable, ce serait en perdre les mouvantes, voire équivoques, charges vitales) ...

Si l'esclavage (celui d'un prisonnier – « chaîne » – ou quasiment d'un animal de trait – « harnais ») ainsi que l'affranchissement sont ici évoqués, et repoussés dans le passé, il semble que ce soit aussitôt pour nous faire buter contre l'impossible libération de l'esprit de ce « il » – de cet « homme noir ».

Radicalement équivoques sont les termes dans lesquels est dite, à cet endroit, la relation aux « aïeux » et aux « dieux ».

De ces derniers, l'homme noir s'est-il trop ou trop peu affranchi ?

Aurait-il dû continuer à les « servir » ?

Est-ce faute de trouver en eux un pôle selon quoi orienter sa propre existence que cet homme se sera retrouvé plus que seul ?

Etranger à sa vie.

Voué à cheminer à côté de lui-même, voire à sentir ses pieds s'engluer dans son sang...

Oui : ne pouvant plus marcher qu'au prix de piétiner son propre sang.

\*

Par ce poème, je ne peux éviter d'être ramené à des instants perdus dans le passé et qui soudain ressurgissent, précis, entaillant le présent où je tente de fixer ces dernières phrases.

En 1960 ou 61, il m'arrivait, allant à côté Métellus par les rues, de croire sentir qu'en effet il se sentait marcher à côté de sa propre vie.

C'était en de pareils instants, arides, que, dans le moindre regard d'un passant, ou dans celui de tel oisif rêvassant à sa fenêtre, il croyait déceler quelque surveillance, je ne savais quelle hostilité, une menace...

---

<sup>3</sup> Cet endroit du poème serait à confronter (sans identification ou confusion) avec des vers de Sony Labou Tansi qu'on peut lire dans le livre de Jean-Michel Devésa, *Sony Labou Tansi, Ecrivain de la honte et des rives magiques du Kongo* (L'Harmattan 1996), p.347 :

*« c'est un nid de guêpes  
là-dedans  
c'est un nid de sangs*

*et je m'envoie  
des cartes postales  
parce qu'en fin de compte  
je suis loin  
très loin en moi »*

Alors, oui, comme il se faisait hermétique !

Avais-je pu néanmoins garder la certitude que – grâce à sa confiance, qui ne se rompait pas, et à la mienne – il pouvait encore ne pas m’être interdit de faire en sorte que, dans ces moments dangereux, tout ne se boucle pas pour lui dans une totale rage sans issue ou, à l’égard de tout dehors, dans un refus métallique et psychologiquement sanglant ?

\*

Même aux pires moments, ne faut-il pas qu’ait pu subsister en lui – rebelle (fût-ce contre lui-même) et, sinon partageable, du moins se donnant latéralement à sentir – quelque espoir<sup>4</sup> ?

C’est cet espoir même que ses vers devaient attribuer, quelques années plus tard, à « l’enfant haïtien »...:

### **l’espoir lové dans la pulpe des yeux**

---

<sup>4</sup> Cette relation avec Métellus fut d’autant plus effective et continue que sans identification, sans symétrie, sans contrainte de réciprocité.

Ce fut une dualité-latéralité généreuse et âpre, à vif, libre de tout discours sur elle-même, ne se laissant surmonter par aucune unification idéologique.

Ces traits pourraient-ils être aujourd’hui ceux de réceptions nouvellement actives, créatrices, d’œuvres d’auteurs africains – comme celles qu’il serait permis d’espérer tenter dans *Po&sie* ?

On a soif aujourd’hui de lectures qui agiraient sur nous, ou sur un entre-nous non totalisable, continument en activité.

Ainsi attendons-nous aujourd’hui encore de donner à lire, dans une revue comme *Po&sie*, ou de lire-relire vraiment – de manière à en tirer des conséquences – Sony Labou Tansi (cité plus haut). Ou d’autres auteurs déjà publiés dans cette même revue, par exemple le grand nigérian Chinua Achebe – non seulement le romancier célèbre de *Things Fall Apart* ou de *Arrow of God*, ou le mordant essayiste de *Home and Exile*, mais aussi le poète dont Pierre Leroux a traduit, dans *Po&sie* 144, « Nous avons ri de lui » : ce sont là d’implacables vers dont il faudra s’attacher (dans un numéro à venir de cette même revue) à recevoir et réaliser certains effets, et dont je redonne ici, simplement, quelques vers disant un « homme-idiote aux yeux avides », une présence aux yeux aveuglés de sang :

**Il s’était toujours opposé  
à la cécité, vous savez,  
notre cécité sobre, calme, notre paresseuse  
cécité, comme il l’appelait. Et  
pour sa peine ? Une cécité tumultueuse,  
torrentielle, qui tombe en cascade derrière  
une rivière Congo de sang.**